

CM3
H

PQ 2276

.H7
S6
U.2
1884



FONDO
RICARDO COVARRUBIAS

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.:

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

SOUVENIRS DE JEUNESSE

1850-1870

I

LA VERTU AU THÉÂTRE

I

Qu'est-ce que la vertu ? Un philosophe me répondra ceci ou à peu près : c'est la dignité humaine.

Chez les Grecs, c'est la fille de la Vérité. Chez les Romains, c'est une déesse vêtue de lin blanc, assise sur un cube, tenant à la main tantôt une palme, tantôt une branche de laurier, tantôt un sceptre. Chez les Chrétiens, la vertu a des ailes et s'envole au ciel; voilà pourquoi nous la connaissons si peu.

ii.

1

099316

30305

Les sages de la Grèce n'ont pu écrire le catéchisme de la vertu. Selon Zénon, c'est la vie harmonique; mais la vie harmonique est-elle dans le refrenement des passions ou dans leur épanouissement? Sénèque est plus vague encore : vouloir et ne pas vouloir constamment la même chose. Selon Socrate, la vertu est le fruit suprême de la raison. Selon Cléanthe, c'est la fleur suprême de la nature. Les Païens avaient quatre vertus cardinales : l'Héroïsme, la Sagesse, la Justice, la Prudence; c'était une de trop : si l'Héroïsme est une vertu, la Prudence n'en est pas une.

Les chrétiens ont changé tout cela, en consacrant trois vertus théologiques : la Foi, l'Espérance, la Charité. Puisque l'Espérance est déjà la Foi, comment les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas remplacé l'Espérance par le Repentir ou la Résignation? Deux vertus, celles-là.

Faites une académie de philosophes, faites un concile de prophètes, donnez-leur à ré-

soudre cette question : Qu'est-ce que la vertu? Les uns ne la trouveront pas, les autres la trouveront partout; mais, dans le concile, pas plus que dans l'académie, on ne pourra s'entendre. L'un montrera Sapho, éperdue, se jetant à la mer. L'autre, sainte Thérèse, plus éperdue, jetant son cœur dans l'abîme du ciel. Celui-ci jugera par Brutus qui tue le tyran, celui-là par Lucrece qui se tue elle-même. Quels beaux exemples dans le martyrologe des saints, comme dans le stoïcisme des païens!

On pourrait dire que la vertu c'est l'aspiration vers le ciel, c'est la blancheur des neiges éternelles, c'est l'âme qui jette sur le corps sa robe étoilée, et tant d'autres images pour consacrer ce souvenir de Dieu.

II

Qu'est-ce que la vertu au théâtre ?

Il ne faudrait rien moins que la plume cruelle de La Rochefoucauld, la plume moqueuse de Chamfort, la plume diamantée de Rivarol, pour répondre à ces graves questions.

Mais je ne parlerai que de la vertu au théâtre. Beaucoup me diront, pour couper court, qu'il n'y a pas de vertu au théâtre, où le mariage presque jamais ne couronne l'amour. C'est là un paradoxe inacceptable. Je dirai, pour commencer, que les comédiennes sont les femmes qui se marient le plus. Mariage devant la rampe, sur le thème des auteurs dramatiques. Mais, bien que ce soit devant la rampe et dans l'imbroglio d'une comédie, l'actrice passe néanmoins par les émotions du

mariage, émotions idéales et corporelles, selon son tempérament. Elle divorce après la représentation ; mais n'a-t-elle pas eu toutes les joies et toutes les délices du mariage ? Elle a beau se dire, chaque fois qu'elle passe dans la coulisse, qu'elle ne joue pas le mariage bourgeois où M. le maire entr'ouvre le Code ; mais, dès qu'elle revient en scène, elle est encore l'épouse transfigurée au moment où elle prononce quelques paroles plus ou moins dramatiques qui font battre son cœur. Donc, toutes les comédiennes se marient deux fois plutôt qu'une.

La vertu, au théâtre, n'est pas seulement dans le mariage ; ceux qui trouvent que tout est bien, le plus souvent pour ne pas trouver que tout est mal, soutiennent que les femmes de théâtre sont d'admirables mères de famille. C'est mon opinion, c'est la vôtre. Bien aisément, on nommerait cent mères de famille qui se sont illustrées devant la rampe ; mais la maternité est un don du ciel, qui accentue

la vertu, même quand la vertu n'est pas là!

Beaucoup me diront que la maternité a un caractère sacré, qui donne des indulgences plénières. Eh bien ! ne cherchons la vertu que pour la vertu.

S'il est un endroit où la vertu est une gloire réelle et où elle demeure dans sa triple cuirasse de pureté, de vaillance, de sacrifice, c'est certainement dans ce monde d'à-côté qu'on appelle *les planches* : la femme est forcée là de représenter le pour et le contre de la vérité, le paradoxe, l'envers du vrai, la splendeur du vice élégant moderne. A force de s'inféoder dans toutes les causes, de se faire l'avocat du bien et l'avocat du diable, elle finit par jouer souvent au naturel la comédie qu'elle n'a cru donner que pour les autres.

Comment pourrait-on le méconnaître ? La comédienne s'incorpore dans une autre nature, devient le verbe, le porte-paroles d'une individualité féminine appelée à régner sur la société aristocratique et pensante pendant

toute une saison parisienne. Qu'elle s'appelle Dona Sol, Froufrou, Fédora, qu'elle soit la femme de Claude ou Marguerite Gautier, sa souveraineté est assurée ; elle régnera sur les consciences, les imaginations, les cerveaux, soit par la toute-puissance du vice, soit par la suprême autorité de la vertu ; et elle sera tour à tour la sublime prêtresse du beau, la courtisane folle de son corps ou la pécheresse dont les Canovas du marbre sculpteront l'impérissable beauté.

Certes, prétendre que la vertu est impossible sur les planches serait ridicule, — puisqu'il est reconnu que le rêve de la comédienne est d'aspirer au mariage, au *home*, à la famille. — Mais le théâtre n'étant pas précisément un coin de forêt vierge où l'on tient école de virginité, on a le droit de penser que celles qui s'y consacrent ont mille chances contre une pour subir, au moment où elles s'y attendront le moins, l'inévitable surprise des sens.

Ceci me rappelle que, vers 1850, on discu-

tait, un soir, au foyer du Théâtre-Français, ces très graves questions selon les uns, propos de temps perdu selon les autres. Il y avait là Alfred Arago et Emmanuel Arago, deux habitués ; Jules Janin, Théophile Gautier, Roqueplan et autres beaux discoureurs d'avant le déluge. En présence de trois ou quatre comédiens comme Bressant, Geoffroy, Beauvallet, Edmond Got, Delaunay ; il y avait là aussi quelques hautes vertus de la rampe, mademoiselle Rachel, la première quand il fallait de l'esprit dans la raison et de la raison dans l'esprit.

Emmanuel Arago dit à Rachel : « A tout seigneur, tout honneur. » Mademoiselle Rachel répondit qu'elle ne ferait pas de façons pour parler, puisque toutes les comédiennes présentes étaient renommées pour leurs vertus.

— A commencer par vous, dit un journaliste.

— Oui, à commencer par moi, dit Rachel.

Je vous défie de trouver un point noir sur la blancheur de ma robe antique. Osez-vous me prouver, quand j'ai un enfant sur chaque bras, qu'il y a des femmes plus vertueuses que moi ?

Et Rachel était si bien convaincue qu'elle fut acclamée par tout le monde.

Pour changer la thèse, mademoiselle Doze dit qu'il fallait parler des absentes, parce que les hommes étaient trop galants pour ne pas saluer d'un grand coup de chapeau la vertu de toutes les comédiennes qui jouaient ce soir-là.

— La vertu d'une comédienne, dit mademoiselle Judith, c'est son génie théâtral ; c'est par là qu'elle est grande, qu'elle est noble, qu'elle rayonne et qu'elle s'élève au-dessus de tous les infiniment petits.

C'était au temps où mademoiselle Judith jouait Charlotte Corday.

— Croyez-vous, reprit-elle, que ce corps fragile qui va tout à l'heure recevoir le baiser

de la guillotine, n'est pas la vertu triomphante? Eh bien, puisque je suis pendant trois heures, tous les soirs, Charlotte Corday, la grandeur de mes sentiments n'efface-t-elle pas tous mes péchés?

Et de son joli sourire : « Si j'ai péché », dit-elle avec gentillesse.

Alfred Arago soutint que les raisons données par Rachel et Judith jugeaient la question.

— Tout n'est pas dit, murmura alors Bresant; j'aime trop les femmes pour ne pas reconnaître que, si elles ont péché, ce n'est pas de leur faute. Par exemple, la belle madame Favart, petite-fille de Favart, c'est une vertu. Mais que fait Maillart dans son jeu?

— Mademoiselle Fix, autre vertu, dit Roqueplan.

Un sourire malin se dessina sur les lèvres des indiscrets.

— Oh! ne riez pas, dit Brindeau. Si mademoiselle Fix va causer chez un des princes de

la finance, c'est parce qu'elle a un livret à la Caisse d'épargne.

— Mais mademoiselle Alice Théric, qui n'a jamais signé son nom parce que son nom n'a aucun rapport avec sa sagesse, n'a pas de livret à la Caisse d'épargne. Elle est blanche comme ces colombes qui battent des ailes au palais des Tuileries.

Beauvallet, qui voulait faire un mot, ajouta :

— Tant va la cruche à l'eau, je veux dire tant va la cruche à la fontaine...

C'était une pierre jetée dans le jardin d'Alice Théric, à qui Napoléon III avait donné une maison à Passy, rue de la Fontaine. Mais Albéric Second se fit l'avocat de la très jolie ingénue en disant :

— L'empereur est par excellence un amoureux platonique. Enfin, madame Théric est un dragon de vertu qui n'a mis sa fille au théâtre que pour la marier. Chemin comme un autre, pensez-vous.

— Mais, dit Arago, tous les chemins mènent

à Rome. Voyez mademoiselle Plessis, qui a eu le tort de changer son beau nom de Plessis-Tours en celui de madame Arnould pour être madame et n'être plus mademoiselle.

— Vous en savez quelque chose, vous qui êtes encore éperdument amoureux d'elle, reprit Théo.

— Je n'en sais rien, dit Arago. Je sais seulement qu'elle s'appelle Célimène.

— Et que vous vous appelez le Misanthrope.

— Ah! s'écria Lafontaine, si vous l'aviez épousée, quel beau couple!

Alfred Arago pria mademoiselle Plessis, qui venait d'entrer, de prendre la parole pour l'honneur des comédiennes. On la mit au courant de la haute thèse qui avait surexcité toutes les femmes de la Comédie.

— Ah! dit-elle, si j'avais le don de l'éloquence, je pulvériserais tous ceux qui osent douter de notre noblesse d'âme.

— Parlez! parlez!

— Je vais parler, mais je parlerai mal.

III

Mademoiselle Plessis avait promis de parler mal sur la vertu; or, elle parla très bien:

« Il y a, dit-elle, deux vertus sur les planches, celle du corps et celle de l'âme. J'ai vu plus d'une comédienne croire à la possibilité d'un amour pour le corps et d'un amour pour l'âme. Ce n'est point parmi celles-là qu'il faut chercher le rare exemplaire et la marmoréenne figure de la vertu au théâtre.

» Oui, le théâtre a ses Lucrèces, ses impeccables, ses immatérielles épouses du grand art, qui ne veulent être que les impérissables fiancées du Beau, et n'accorder rien aux suggestions de la chair, qui se relèvent plus fortes, plus majestueuses encore, après que la tentation les a effleurées de ses pointes de feu.